

qui ne puisse trouver sa place en de beaux vers. Si cela est vrai pour notre ouvrier étioilé, hélas ! que doit-ce être pour le paysan, le pasteur, en cette chaude terre de Provence, encore tout imprégnée de sève antique. Si le commerce et l'industrie, comme l'a démontré le même écrivain, (1) ont, dans l'antiquité, de si profondes affinités avec la poésie, pourquoi n'en serait-il pas de même aujourd'hui ? Les procédés industriels de l'antiquité, pour être plus imparfaits, seraient-ils plus propres à inspirer la muse ? Je crois bien plutôt que ce ne sont pas les sujets qui manquent, mais les poètes, et que, si la vie antique nous paraît si belle, c'est que nous la voyons au travers d'Homère.

M. Mistral est sans contredit, parmi les Provençaux, celui qui a poussé le plus loin l'application de cette poétique. M. Aubanel n'a pas une sérénité aussi olympienne ; il est plus personnel ; il nous ouvre son cœur ; mais il suffit d'en lire deux lignes pour comprendre que c'est aussi un vrai poète. On sent qu'il a été touché d'en haut. Sa poésie est pleine de sanglots ; son cœur gonfle ; il déborde ; il éclate, mais qu'il y a loin de ces plaintes naïves aux douleurs de Werther, d'Oswald ou de René, dont tant de pauvres poètes ont essayé de nous donner un pâle reflet ! Il nous émeut parce qu'il est lui-même, parce que sa douleur est sa douleur à lui, douleur qui n'est pas, comme dans ses devanciers, l'écho d'illusions dissipées, d'ennuis incurables, d'aspirations inassouvies, mais douleur profonde, sincère, émouvante, qui s'attache à l'image d'une brune enfant, dont le sourire avait entouré le cœur du poète de doux liens ; douleur qui ennoblit, épure et fortifie au fond, et ne laisse rien à l'âme de ces exhalaisons malsaines qui s'échappent des tristesses de Joseph Delorme.

Mais le grand charme de la poésie de M. Aubanel c'est la jeunesse. Les grands rêveurs dont nous parlions tout à l'heure, ces âmes orageuses qui ont été comme l'apparition

(1) Discours sur les affinités de la Poésie et de l'Industrie.